

## Prologue

**P**énétrer dans les coulisses du show-business est une mission qui n'apparaît pas comme aisée si l'on ne fait pas partie du sérail ou, comme on le susurre dans le milieu, de la petite famille. À vrai dire, derrière les pendrillons de scène se trament très souvent des pratiques, systèmes ou méthodes tellement peu recommandables qu'il est forcément préférable d'en garder le secret. Un peu à l'image d'un équipage de marins. Tout ce qui se dit ou se fait sur un bateau doit nécessairement demeurer sur celui-ci. N'allez pas pour autant songer que ce milieu n'est qu'interdits ou recettes indigestes pour accéder aux sommets ou figurer en haut de l'affiche. Cette société ou ce microcosme un peu impénétrable apporte heureusement beaucoup plus de satisfactions que de déboires ou déceptions. C'est heureux, sinon je ne serais pas restée quelques décennies à chanter ou à accompagner des artistes, dont certains sont devenus de véritables stars.

Se confier sur son métier et son quotidien n'est pas un exercice ordinaire, surtout lorsque cette profession est particulièrement atypique et sort singulièrement des sentiers battus. Je suis chanteuse et cela perdure depuis une quarantaine d'années. Autant vous confier dès à présent que j'ai éprouvé des instants de bonheur particulièrement extraordinaires. J'ai eu la chance d'accompagner de véritables légendes à l'image de Johnny Hallyday, George Benson, Mariah Carey, les Gibson Brothers, Mylène Farmer et bien d'autres encore. Autant de souvenirs que j'ai décidé de partager afin que l'on puisse découvrir l'envers du décor. En quelque sorte, vous ouvrir la porte des coulisses. Un endroit hermétique, invisible et mystérieux auquel, en règle générale, le commun des mortels n'a jamais accès. Passer de l'ombre à la lumière durant quelques heures puis rejoindre l'obscurité jusqu'à la fois suivante.

Se laisser aller à quelques confidences n'a de sens que si l'on ne se refuse rien. À ce petit jeu, il convient donc de tout dire, du ravissement jusqu'au moins bon. Je ne souffre toujours pas, et je m'en félicite, d'égo-centrisme, ce qui est plutôt rarissime dans ce métier. Je vais ainsi m'appliquer en toute modestie et le plus clairement possible à vous expliquer les arcanes d'un boulot aussi formidable qu'exigeant. Une profession qui n'affiche aux yeux de plusieurs milliers de spectateurs que paillettes et lumière. Il y a assurément une part réelle de vérité dans cette appréciation, mais

il n'y a pas que cela. Le show-business est impitoyable et ne convient donc absolument pas aux âmes délicates et fragiles. Il est nécessaire pour prétendre pouvoir durer de posséder un caractère, sinon hors du commun, du moins particulièrement bien forgé. Cela permet de digérer les coups tordus ou les trahisons possibles dans cette industrie du spectacle parfaitement sans concession. Ne jamais perdre à l'esprit que lorsque tout le monde s'embrasse parce que tout le monde s'aime, c'est bien connu : le poignard n'est jamais bien loin.

Voici donc maintenant près d'un demi-siècle que j'ai pris pour habitude de vivre en extérieur. De franchir régulièrement les frontières pour poser mes valises aux quatre coins de la planète. Je suis ravie de ce parcours et serais immédiatement prête à signer pour une longévité similaire. Je vous invite à présent à me suivre dans mon monde, dans ma vie d'artiste trépidante, parfois difficile et en même temps enivrante. Votre livre est un billet d'accès, en *all inclusive*.

\*\*\*

Avant toutes choses, débutons par le commencement. Je suis née sur la Côte d'Azur, à Nice, le 24 novembre 1961. Avais-je des racines qui me prédestinaient à ce métier ? Ma grand-mère, Simone, aurait dû épouser une belle carrière de pianiste classique, mais son rêve s'est envolé, brisé par sa propre mère,

qui n'avait d'autre ambition que de marier sa fille à un haut fonctionnaire. Simone s'est ainsi pliée aux exigences mais, le cœur brisé, refusa tout piano chez elle dès qu'elle se maria. Une sorte de pied de nez aux exigences familiales. Henri, mon arrière-grand-père, de situation assez bourgeoise, était organiste. Il se produisait ainsi dans des églises et possédait également deux magasins de musique particulièrement spécialisés dans la vente de pianos. J'ai, à ce propos, retrouvé il y a peu de temps quelques poèmes dont les partitions musicales ont été écrites par mon aïeul. Un intitulé *Sonnet aux étoiles* et l'autre *Sonnet au Soleil*. De véritables bijoux familiaux qui méritent une mise en lumière et sûrement de nouveaux arrangements qui feront l'objet d'un prochain enregistrement. Ma manière très personnelle de rendre hommage. Henri avait des envies artistiques pour sa fille et l'avait mise entre les mains d'un très grand professeur parisien qui voulait la manager et s'occuper de sa carrière. Le fort caractère de sa femme eut raison de ses ambitions. C'était hors de question, quel scandale ! Une femme artiste, autant dire une prostituée ! Résultat : deux cœurs brisés pour une femme qui accordait plus d'importance aux apparences qu'au bonheur des siens. C'était toute une époque.

Pour clore ce chapitre douloureux, allons du côté de mon père, Maurice, originaire de Guadeloupe et issu de békés dont la famille était constituée d'agriculteurs spécialisés dans l'import-export de bananes. Je précise

que ma grand-mère paternelle avait des origines anglaises et irlandaises, ce qui explique mon attirance et mes facilités pour la langue de Shakespeare depuis ma petite enfance. Bien que la famille de mon père fût éloignée de l'univers professionnel de la musique, celle-ci faisait tout de même partie de leurs vies. Lui et ses frères aimaient à se retrouver régulièrement pour jouer ensemble de la guitare, un peu comme le font les Gitans, mais dans un répertoire beaucoup plus exotique et avec beaucoup moins de virtuosité. La musique était un moment de partage et de détente qui permettait aux frangins de se retrouver ! Ça chaloupait drôlement la biguine avec son rythme « cheval-bois »<sup>1</sup> qui aura bercé toute ma petite enfance ! Les séances se terminaient généralement en éclats de rire avec des bonnes blagues en créole ! Je n'y comprenais absolument rien, et mon père ne s'adressa jamais à moi dans ce patois antillais. Je le soupçonne d'avoir voulu conserver l'exclusivité de ses blagues masculines avec ses frères et copains qui, je le compris plus tard, étaient plus proches de la paillardise que de la subtilité littéraire d'un Raymond Devos.

J'ai vu le jour à Nice parce que ma maman a totalement déraciné mon père qui ne connaissait absolument pas la métropole. Mon frère Jean a trois années de plus que moi. Ma mère, qui était tourangelle et est devenue parisienne après la Seconde Guerre mondiale, a

---

1. Il s'agit d'un type de musique antillaise.

toujours eu la fibre artistique sans jamais réellement l'exprimer. Elle éprouvait un attachement viscéral à la peinture et au jazz qu'elle écoutait lorsqu'elle était jeune dans les célèbres caves de Saint-Germain-des-Prés où l'on dansait sur des rythmes endiablés, dans des belles robes à la Brigitte Bardot. Une période très marquante pour cette génération !

Mes parents ont divorcé lorsque j'avais six ans, et à l'occasion d'un Noël, j'ai reçu en cadeau un tourne-disque de marque Teppaz. La référence incontournable de la hi-fi de l'époque. Le rutilant électrophone avec haut-parleur intégré dans le couvercle était en mesure de lire les 33, 45 et même les 78 tours. Lorsque je rentrais de l'école et que ma mère n'était pas encore revenue du travail, je me précipitais sur mon tourne-disque pour y mettre un disque de Dionne Warwick, ma chanteuse préférée, dont l'élégance et la voix veloutée me fascinaient ! Je ne comprenais absolument rien aux paroles mais elle me touchait profondément et j'adorais essayer de l'imiter m'imaginant comme elle, drapée dans ce magnifique fourreau doré des années 1950 qu'elle portait sur la pochette d'un 45 tours intitulé *You'll Never Get to Heaven*. J'adorais me placer dans cette bulle de lumière et de rêve. Cela m'a beaucoup aidée à supporter le manque de mon père et mes instants de solitude alors que je n'avais que huit ans. Ainsi naquit ce besoin de chanter quotidiennement.

Le divorce de mes parents avait été très douloureux et Dionne Warwick, au-delà d'avoir été ma toute première référence vocale, a été également ma meilleure thérapeute ! Je la découvris grâce à mon père qui en était complètement fan alors que je n'avais que trois ans ! Dès la première note, j'ai adoré cette voix de velours et j'ai ressenti une profonde admiration pour elle, j'étais très touchée par sa personnalité. Il faut bien admettre qu'elle était d'une grande élégance et beauté ! Cette nouvelle star afro-américaine, qui venait du gospel, venait de franchir le cap de vedette internationale grâce à son compositeur fétiche, Burt Bacharach, qui lui composa tous les tubes de sa carrière. C'était le début des années 1960 ! Quelle merveilleuse surprise me fit mon père lorsqu'un jour il me rapporta un petit bout de papier sur lequel ma chanteuse préférée avait écrit « À ma pupuce » et apposé sa signature que je trouvais aussi belle qu'elle ! Mon père avait eu l'information qu'elle devait atterrir à Nice et avait réussi à l'interpeller à l'aéroport malgré une protection rapprochée. Elle avait été très gentille et accessible. Il m'avait rapporté à quel point il l'avait trouvée non seulement très belle, mais de plus, elle avait énormément de classe. Lui aussi en était complètement fasciné ! Mes nombreux déménagements ont eu malheureusement raison de ce précieux document et je le regrette vraiment.

Alors, si je devais répondre à cette question : comment devient-on chanteuse professionnelle et

comment se retrouve-t-on à partager la même scène que Hallyday ou le même studio que Mylène Farmer ? J'aurais tendance à répondre que tout cela s'inscrit dans un très long cheminement. Et pourtant, tout le monde en France pense que chanter est à la portée de tous, rien de plus facile. Ce qui m'a valu, pendant des années, de devoir me justifier en réponse à cette fameuse question : « Mais en dehors de chanter, quel est votre vrai métier ? » Cette interrogation, reflet hallucinant d'ignorance, justifiait que j'y réponde ainsi : « Mon vrai métier est celui d'artiste-interprète, fabricante de sons et d'émotions pour le bonheur de tous ! » Ce qui, en général, laissait mon interlocuteur pantois et la bouche ouverte. Je m'empressais alors d'ajouter : « Là, vous voyez, votre bouche n'est pas assez ouverte pour chanter, mais c'est un bon début ! »

La réponse avait généralement pour effet de faire prendre conscience de la naïveté de la question tout en y ajoutant une touche d'humour ! En réalité, mon véritable métier est celui de chanteuse-comédienne que j'ai accompli dans les comédies musicales, mêlant chant et comédie, et dans lesquelles il y avait un jeu et une réelle expression artistique à travers l'incarnation d'un rôle. Ce sont les meilleurs moments de ma carrière. J'ajoute que la danse classique, pratiquée de ma petite enfance jusqu'à mon adolescence, m'aura permis également de répondre aux besoins des producteurs qui, souvent, utilisent des danseurs et chorégraphes



au sein de leurs spectacles qui n'auraient pas eu le même succès si la danse en avait été absente ! J'ajoute que la pratique de la danse classique m'aura permis d'acquérir des bases techniques solides et un sens du spectacle. Pour le reste, mes différentes prestations en qualité de choriste, même si j'en conserve un très bon souvenir, ne restent qu'alimentaires.

Le déclic pour cette profession s'est produit telle une révélation après ma première rupture amoureuse. Je n'avais alors que vingt ans. Je suis tombée sous le charme de Christian, un jeune homme de sept ans mon aîné qui était le fils d'une amie de ma mère. Nous avons vécu ensemble une belle histoire d'amour pendant quatre ans et avons même failli nous marier. Malheureusement, le jeune homme était un accidenté de la route et de la vie. Suite à de nombreuses opérations et à des traitements à la morphine du fait de son état de santé, il avait développé une addiction aux opiacés, ce qui devint un énorme problème dans notre couple. Ses parents ont eu alors l'idée, pour le sauver et lui donner un but dans la vie, de lui offrir une coque de bateau de 14,50 mètres en ferrociment. Il fallait construire le reste. Je l'ai accompagné dans cette aventure et me suis investie dans la construction de ce rêve flottant sur lequel je passais le plus clair de mon temps à travailler en chantant.

Parallèlement, je démarrais une carrière de mannequin. Malheureusement, les pépins et problèmes

ont été nombreux, tant avec le bateau qu'avec mon amoureux. J'ai, je le pense, fait mon maximum pour le sortir de cette épouvantable dépendance, reportant chaque fois l'échéance de le quitter. Survint pourtant l'instant qui vous indique que, malgré tous les efforts consentis et la meilleure volonté du monde, il n'y a plus grand-chose à faire et surtout plus rien à espérer. J'étais face à la réalité de mon impuissance qui me démontrait que même tout l'amour d'une jeune femme ne pouvait en rien transformer le poison en élixir. Je devais accepter qu'il me fût impossible de résoudre son problème, estimant que c'était à lui de le faire. J'ai, en conséquence, pris la décision de « casser » et de partir pour me préserver, tant cela commençait de devenir dangereux voire très destructeur pour moi. Je pris mon courage à deux mains. Nous vivions alors sur le bateau et nous nous séparâmes à peine arrivés en Guadeloupe. J'ai pu trouver un peu de réconfort auprès de ma famille et, rapidement, j'allais être confrontée à la réalité de la vie et à ses exigences financières, d'où cette réflexion logique : *Que vais-je faire de ma vie ?*

La réponse fut immédiate et sans appel : chanter ! Après que j'ai erré quelques mois sur « l'île-papillon », une amie m'annonce avoir vu une annonce au port qui stipulait : « Cherche équipiers pour convoyer aux Baléares un voilier ». Une beauté, un Swan de 25 mètres baptisé *Corolian*. J'ai donc embarqué début avril en compagnie de Betty, mon

amie malgache. Une traversée plus qu'agitée, voire devenue dangereuse puisque perturbée par une tempête générant une mer démontée et des creux de dix mètres. Nous étions au total huit à bord dont trois femmes, la troisième étant la compagne du skipper. Drôle de baptême pour une première traversée de l'Atlantique, mais j'en garde un souvenir impérissable avec des images extraordinaires et des moments épiques, seule à la barre dans une mer démontée mais avec un magnifique soleil. Avec mes copines, en quart de nuit au milieu de l'océan, le ciel tapi d'étoiles... Les dauphins nous accompagnaient pendant que le reste de l'équipage était au repos. Tout simplement merveilleux ! Il y a eu des instants moins joyeux lorsque, suite au mauvais temps, nous avons cassé une bôme d'artimon et perdu notre position pendant trois jours. Heureusement, nous avons un super skipper qui était très confiant et nous rassurait. Il maîtrisait la situation et attendait que le ciel se dégage afin de faire le point à l'aide d'un sextant. Après avoir fait toutes les réparations, nous reprîmes le cap vers les Açores et Faial, fameuse escale des navigateurs lorsqu'ils traversent l'Atlantique ! Puis une deuxième escale où nous débarquâmes avec mon amie Betty, comme prévu : Ibiza. Nous décidâmes d'y rester un bon mois avant de rentrer en France, nous avions envie de découvrir cette île sur laquelle nous étions impatientement attendues ! Nous avons bien profité de notre séjour, la fête était un rendez-vous

quotidien avec les amis. L'été arrivait à grands pas et déjà les cigales chantaient à l'intérieur des terres !

Nous étions en 1981 et j'avais vingt ans. C'est cette année-là qu'Ibiza est devenue la coqueluche des stations balnéaires. Toutes les nationalités venaient des quatre coins du monde pour s'y retrouver et faire la fête, mais aussi pour profiter de ce joyau naturel taillé dans la roche rose et à la mer turquoise. Une sorte de petit paradis.

De retour à Nice, à peine débarquée, je n'ai qu'une envie, c'est de retrouver mon frère Jean. Guitariste autodidacte, il a créé un trio de jazz-rock, musique instrumentale sophistiquée pour musiciens. Il pratiquait la guitare depuis l'âge de seize ans et l'envie de se produire sur scène le titillait plus que de raison. Dans son petit local niçois, une cave qu'il loue dans le Vieux-Nice et qu'il a lui-même insonorisée avec des boîtes à œufs, et enjolivée de spots bleus, règne une atmosphère magique et particulièrement propice à la création. Il y répète régulièrement avec son trio : Marco Tienbi Aboubakar à la batterie, son ami et acolyte ; les bassistes étant plus interchangeables, Marc Peillon et Jean-Marc Carrai. C'était un lieu de rencontres où les musiciens se plaisaient à faire le bœuf. En langage artistique, cela signifie improvisation. Je décide alors de venir l'écouter en arrivant à l'improviste ! Je pénètre dans le local et ils sont en train de « bœufer ». J'aperçois un micro posé dans un

coin et une envie irrésistible de le saisir me gagne, d'autant que je sens une inspiration m'envahir.

C'est ainsi que tout a commencé avec mon frère, la musique et moi. Jean était parti sur trois accords funky et, naturellement, je pris le micro et commençai à chanter une mélodie qui m'arrivait totalement spontanément, tout en « yaourtant », c'est-à-dire en chantant des syllabes ressemblant à de l'anglais : du charabia ! Voici donc mes vrais débuts dans cette cave bleue à l'odeur de moisi et sur trois accords ! Notre père venait régulièrement écouter le trio, puisqu'il habitait juste au-dessus. Il prenait plaisir à participer, apportant souvent une cabasa, une percussion brésilienne. C'est ainsi que notre première création, *The Best That I Can*, avait été pliée en cinq minutes. Il ne me restait plus qu'à écrire les paroles en anglais. Le Midem, événement international de la musique où la plupart des labels et maisons de disques européens étaient représentés, allait bientôt avoir lieu à Cannes ! Mon frère avait eu l'info et eut alors l'idée d'enregistrer notre chanson pour ensuite démarcher producteurs et labels dans ce marché du disque et de l'édition musicale. Quelle belle opportunité pour nous ! J'étais sur un petit nuage. Nous avons donc enregistré assez rapidement notre premier titre en anglais au Why Not, un studio d'enregistrement à Nice dont le propriétaire et ingénieur du son était Marc Attias, également musicien et chanteur de heavy metal. Un homme que j'allais